

SUITE DEPECHEES.

Bulletin météorologique.

Washington, 10 juin — Indications pour la Louisiane—Température partie couverte avec averse près de la côte; vent du sud.

L'ABEILLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

- La Guerre, suite, J. Gentil.
Le Béarn à travers l'histoire, suite, Yan de Lesca.
Journal inédit d'Henri IV, souvenirs historiques.
La Maison Noire, histoire sentimentale.
Les Menteurs.
Légende du Bon Larron.
Féminisme.
Le Portrait Brisé.
Connaissances Utiles.
Les Morts, poésie.
Moralités.
La Mode.
L'Actualité.

Nouveau bombardement de Santiago de Cuba.

New York, 10 juin—La dépêche suivante a été reçue:
La Havane—La flotte américaine a bombardé de nouveau Santiago aujourd'hui. L'engagement a duré de huit à onze heures. On n'a pas reçu de détails.

L'affaire du steamer Centennial.

Seattle, Wash., 10 juin — Les propriétaires du steamer Centennial qui l'ont cédé au gouvernement; comme transport pour Manille, ne veulent pas accepter la décision du Bureau d'examen de San Francisco. Ils ont télégraphié au secrétaire-assistant de la Guerre, Mielkejohn, que les allégations faites contre ce navire qui, prétend-t-on, ne peut tenir la mer, sont pas satisfaisantes. Elles tomberaient d'elles-mêmes, si l'on mettait le navire en dock.
Ils demandent l'examen du navire par un comité de trois, dont un serait choisi par eux; le second, par le Département. Le troisième membre serait choisi par les deux parties. Si l'affaire ne s'arrange pas, il est à craindre qu'il ne s'engage un procès contre les Etats-Unis.

La lutte entre les Howard et les Baker.

Middlesboro, Ky., 10 juin—La lutte entre les Howard et les Baker, dans le comté de Clay devient grave.
Le parti Howard, fort de 50 hommes, s'est emparé de la ville de Manchester.
Les Baker qui ont 40 hommes bien armés, se sont rassemblés à 3 milles de là.
Le juge Brown est devenu impuissant. Il attend des troupes que doit lui envoyer le gouverneur Bradley; mais il craint une collision entre les deux partis avant l'arrivée de ces secours.

Les recrutements.

St Louis, 10 juin—Le capitaine Rambold, commandant de la batterie A de St Louis, qui est revenu de Chickamauga pour s'assurer 52 recrues a commencé à enrôler ses hommes aujourd'hui.
L'appel du Capt. Sweet, des Etats-Unis, officier recruteur qui stationne ici, qui avait besoin de 300 hommes de couleur pour compléter les régiments noirs de l'armée régulière, a réussi. Les recrues sont fort nombreuses.
Le Capt. W. H. Johnson qui faisait le recrutement pour le 16<sup>e</sup> d'infanterie des Etats-Unis, a achevé son travail; il est parti pour Mobile,

ou il va se rapporter au général Coppinger, comme adjutant général assistant, poste auquel il vient d'être élevé.
Le député quartier maître Smith est en train d'acheter des chevaux et des mulets pour la batterie de montagne dont John Jacob Astor a fait présent au gouvernement et qui est maintenant partie pour l'ouest, en destination de Manille.
Il s'est procuré 25 chevaux et 97 mulets de toute sorte.

Victoire républicaine dans l'Oregon.

Portland, Oregon, 10 juin—Les retours additionnels des élections donnent à Geer, candidat républicain à la place de gouverneur, une pluralité de 10.371.

Les îles Flottantes.

Il faut aller au Canada, ou venir aux Etats-Unis, pour voir des îles flottantes, ces amas de bois, de tourbe, d'herbes et de terre flottant sur les grands lacs ou les fleuves. Ces matériaux légers, se juxtaposant, finissent par faire un radeau sur lequel poussent les arbustes et les lianes et même de grands arbres. Ce sont des îles flottantes, qui s'en vont au gré des vents et des courants. Il y en a pourtant en France, si l'on s'en rapporte à une lettre intéressante de Peiresc écrite à Gassendi, en date du 28 avril 1628, que reproduit M. Henri de Parville dans les «Débats».

«Tout au bas de la ville de Saint-Omer, dit Peiresc, il y a une plaine marécageuse entourée de petites collines qui va aboutissant en forme de vallée vers le nord-ouest de la ville du côté de la mer. C'est ce que M. Chiffet veut être le «Portus Imbrarius». Cette plaine est entrecoupée d'une infinité de petits canaux qui servent comme de bornes à diverses propriétés presque toutes cultivées et par lesquels les maîtres vont avec petits bateaux chacun à la sienne; cr, aux endroits où ces canaux s'élargissent... c'est là où sont ces prétendues îles. Je vous décrirai seulement celle en laquelle je coupai un rameau de saule dont je vous ai envoyé un brin par curiosité. Elle est presque en quarré long ayant treize de mes pas de longueur et sept de largeur. Son épaisseur ne me paraissait pas plus de trois pieds. Elle était couverte d'une herbe fort épaisse dont je fis faucher une partie pour mieux en considérer le fonds. Je trouvai que ce fonds n'était pas terreux comme celui de mes prairies, mais qu'avec fort peu de terre, c'était un tissu continu de racines de susdites herbes, de façon que ce n'était là qu'un corps compressible et spongieux et qui, par sa laxité et légèreté, pouvait facilement surnager. Sa pesanteur était néanmoins telle dans la liberté de l'eau que tout ce que je pouvais faire, c'était, en poussant mon bateau contre le bord ferme, de le faire remuer bien lentement avec une perche dont je le pouvais. Un gros gourd qui m'y avait conduit, plus gaillard que moi, le conduisit par cy par là plus sensiblement en s'en servant comme d'un bateau. Il y avait une île voisine presque de même grandeur, mais plus ronde. La principale herbe qui y était, était de cette algue (algue) qui est comme une espèce de glaiul et les arbrisseaux qui y avaient creu n'étaient que de petits saules dont le tronc n'était pas plus gros que deux fois l'épaisseur de mon pouce... Je ne vous dis pas la satisfaction que j'ai eue de voir à mon aise cette rareté, les méditations que je faisais quand, assis sur l'herbe, je me voyais emporté comme par un charme avec les arbres voisins. Ce m'est assés de vous avoir simplement récité cette histoire.»

Il est certain que ces sortes d'îles ont dû disparaître depuis longtemps, quand d'autres îles qui ne sont pas flottantes disparaissent tous les jours.



Mgr FRANCIS JANSSENS.



REV. J. THEBAUL.

D'une voix émue, entrecoupée de sanglots, le Rév. P. Thébaul a retracé à grands traits la carrière de celui qui lui avait témoigné tant d'affection, de celui dont il a recueilli le dernier soupir. Il s'est exprimé ainsi:

Verus est sermo quem audieram de virtutibus et sapientia tua. Ce qu'on m'avait dit de votre vertu et de votre sagesse est bien vrai.

II Parol IX 5.
Monseigneur,
Vénérés Confrères,
Mes bien chers Frères.

C'est avec crainte et émotion que je monte dans cette chaire de la Cathédrale pour retracer devant vous les talents et les vertus d'un aussi illustre Archevêque. Sa mort subite et presque tragique est encore si présente à ma mémoire qu'elle bouleverse mon âme.

Aussi ce discours ne sera guidé que par le besoin d'acquiescer une dette de mon cœur envers un prélat qui m'a honoré de son amitié, que par le désir de mêler mes larmes aux vôtres et de répondre à la marque de confiance dont m'a prévenu Mgr Notre Archevêque, et par dessus tout le devoir de glorifier un Pontife qui s'est toujours montré si grand dans ses vertus et dans sa sagesse. Ah! oui, nous pouvons contempler en lui le gardien sage et vigilant du troupeau du Christ, le défenseur intrépide de la doctrine, voilà l'évêque; mais aussi ces nobles vertus qui s'épanouissent dans le cœur et répandent involontairement leurs parfums en dehors, voilà le chrétien, le vrai disciple du Christ.

Nous reconnaitrons la forte sagesse de l'évêque et les belles vertus du chrétien dans l'ill. et Rév. Père en Dieu Mgr Francis Janssens, ancien Archevêque de la Nouvelle-Orléans.

Mgr Janssens naquit à Tilburg, en Hollande, le 17 octobre 1843. Elevé dans une famille où une foi inébranlable est héréditaire, il fit voir bientôt son amour pour Dieu et son Eglise. Ses parents, par leurs exemples et l'instruction supérieure et chrétienne qu'ils lui firent donner au petit Séminaire de St-Michel, développèrent dans ce jeune cœur si aimant et si aimé (c'était le Benjamin de la famille) la vocation à l'état ecclésiastique que Dieu lui avait donnée. «Ego elegi Vos», c'est moi, dit le Seigneur, qui l'ai choisi. En 1863 il entra au Grand Séminaire de Bois le Duc, et en 1866 il recevait l'ordination du sous-diaconat. Mais se sentant appelé à la vie de missionnaire et préférant les missions d'Amérique, il quitta Bois le Duc pour le Séminaire américain de Louvain et s'y adonna à l'étude de la langue anglaise jusqu'au 21 décembre 1867 où il sera ordonné prêtre. Ce jour là il avait le bonheur de donner sa première bénédiction à son vicaire père Cornelius Janssens qui mourait quelques mois après et à sa chère mère Josephine Anne Dava à qui était réservée la consolation de voir plus tard son fils évêque de Natchez.

Il gardait comme un trésor précieux l'ornement blanc et le calice d'argent dont il s'était servi au jour de sa première messe et que lui avait donné son père et sa mère. Oh! combien il aimait servir quand il offrait le sacrifice pour le repos de leur âme! Son tendre amour pour eux les accompagnait au-delà du tombeau; et l'on se rappelle la douleur profonde qui vint briser son cœur à la nouvelle de la mort de sa mère, et la demande qu'il faisait à tous comme St-Augustin de prier pour elle.

S'il a été bon fils, il sera aussi bon prêtre. C'est après avoir fermé les yeux de son père, lui devant les larmes de sa mère, qu'il arriva en 1863 à Richmond. Nommé assistant à la Cathédrale, il en devint deux ans après le pasteur; et puis tard, en 1872, Mgr Gibbons, élu évêque de Richmond, le choisit pour vicaire général. Cinq années se passèrent et le voilà nommé administrateur du Diocèse de Richmond. Mgr Gibbons étant transféré au siège de Baltimore, pendant l'épiscopat de Mgr Keave, il garda encore son titre de vicaire-général jusqu'au jour béni où Dieu dans sa bonté et le Souverain Pontife dans sa sagesse l'envoyait sur les rives du Mississippi pour y faire redire à chacun ce que tous disaient en Virginie: Verus est sermo quem audieram de virtutibus et sapientia tua. «Ce qu'on m'avait dit de votre vertu et de votre sagesse est vrai.»

Evêque de Natchez, il fera le bonheur de son clergé et des fidèles, donnera des preuves de son habile administration en montrant que la force, la fermeté doivent être jointes à la douceur, à la bonté.

Aussi en 1888, à cause de ses talents administratifs, est-il nommé archevêque de la Nouvelle-Orléans, emportant de Natchez, de même que jadis de Richmond les regrets de tous les cœurs.

La splendide réception qu'on lui fit à son arrivée en cette ville de la Nouvelle-Orléans est encore présente à notre mémoire. De suite il prend en main le gouvernement de son Diocèse. Une dette énorme, déjà beaucoup diminuée sans doute par son digne prédécesseur, attirait immédiatement son attention; et quelques mois après il faisait appel à la population louisianaise et de vous, surtout, Messieurs, il recevait des promesses qui réjouissaient son cœur, et par vos généreuses offrandes vous avez allégé le lourd fardeau qui pesait sur ses épaules. Son grand désir était de voir finir avec le siècle cette dette malheureuse que lui-même a si considérablement diminuée. La mort a mis fin aux plans qu'il avait projetés.

Pourrions nous et sachons qu'en Mgr Janssens se trouvaient les grandes qualités de l'évêque. Toutes renfermées dans ce mot de mon texte «sapientia tua». On est évêque, disait un prélat que j'ai connu, pour s'oublier soi-même et se dépenser sans réserve au service des autres. On est évêque pour vivre dans la séparation des affections personnelles afin d'aimer d'un incomparable amour ceux que Dieu donne pour enfants. On est évêque pour porter les fardeaux des autres en leur laissant les joies: «Debet episcopus omnium onera portare». Que de tristesses silencieuses à dévorer au dedans, tandis que le visage doit rester rayonnant au dehors d'une calme sérénité, puisqu'elle est le signe extérieur auquel on reconnaît celui qui donne la paix aux autres.

On est évêque encore pour parcourir le monde à travers les bénédictions des uns et les clameurs haineuses des autres, poursuivant sans dévier la marche intrépide d'une mission qui ne finira qu'avec le monde. On est évêque enfin pour souffrir et mourir en prêchant par la parole et par les actes, la vérité qui sauve et doit en tout transmettre intact le sacré dépôt. C'est par là que la mission de l'évêque est surhumaine. La mère des fils de Zébedée s'approche un jour du Sauveur et lui dit: «Maitre, voici mes deux enfants, ordonnez qu'ils soient

placés l'un à votre droite et l'autre à votre gauche dans le royaume de Dieu». Jésus-Christ ne répondit pas à la mère; mais s'adressant directement aux deux fils: «Pouvez-vous, leur dit-il, boire le calice que je boirai moi-même. La mère désirait la gloire et le Fils de Dieu ne propose aux enfants que la souffrance. Il en sera toujours ainsi pour quiconque s'attache aux pas du Sauveur; et qui est plus près de lui, sinon l'évêque? Ah! oui, Mgr Janssens a été évêque en s'oubliant lui-même et en se sacrifiant pour son Diocèse. Le voyez-vous parcourir cet immense territoire de la Louisiane tous les trois ans; rien ne l'arrête; il s'en va dans les missions les plus éloignées, dans les chapelles les plus inconnues sans redouter les grandes distances, les routes impraticables, les intempéries de la saison, ni les chaleurs accablantes de l'été. C'est le devoir, c'est la conscience, le zèle. Partout il sème la parole de Dieu. Comme son divin Maître, partout il a passé et faisant le bien au milieu de nos populations.

Il a été évêque en vivant pour aimer d'un incomparable amour ceux que Dieu lui avait donné pour enfants. Le Bon Pasteur doit connaître ses brebis, et ses brebis doivent le connaître. Vous souveniez-vous de l'amabilité avec laquelle il vous recevait, vous ses diocésains, vous appelant par votre nom et sachant les paroles paternelles qu'il devait vous adresser pour vous convertir, ou vous soutenir dans vos croyances. Que d'âmes ont été sauvées par un simple conseil de son jugement éclairé! Vous souveniez-vous de l'avoir vu arrêter partout l'enfant qu'il rencontrait sur son chemin, lui demandant son nom et lui donnant des conseils qui restaient gravés dans son cœur. Laissez venir à moi les petits enfants. Y a-t-il quelqu'un en Louisiane qui ne l'ait connu et aimé.

Où il aimait son peuple, mais son peuple l'aimait. L'amour se fait voir dans la tristesse, et le chagrin. Qui n'a trouvé en lui un consolateur dévoué, un conseiller prudent, un sociétaire assuré? Il sait que l'évêque doit porter le fardeau des autres en leur laissant les joies. Tous seront admis à lui ouvrir leur cœur et si quelqu'un est coupable, il saura le reprendre avec fermeté et osera de le remettre dans la voie droite en lui donnant du courage.

Comme il a aimé son Eglise! Il ne cesse de la rendre plus florissante de jour en jour. Il s'étudie à étendre le règne du Christ dans son Diocèse. Que d'allocutions pieuses, de sermons admirables, d'instructions simples, mais fortes en vérités n'a-t-il pas délivrées plusieurs fois chaque semaine et très souvent chaque jour. Sa parole était la flèche aigüe dont par le prophète et qui allait directement transpercer le cœur de ses auditeurs. Il avait l'instinct de la doctrine, le flair de la vérité, et il possédait à un haut degré le sens des choses naturelles. Sa bouche était la bouche de l'Eglise. Vous savez avec quelle sollicitude l'animait le zèle sacerdotal, avec quel empressement il favorisait et multipliait les missions sur tous les points du Diocèse, augmenta les paroisses, demanda de réparer et d'embellir les églises, de créer partout des écoles paroissiales. L'instruction, pour lui, était le moyen assuré de faire de nos Catholiques de fervents chrétiens. Aussi, chaque année au milieu de la session scolaire, le voyez-vous visitant les écoles de la ville, interrogeant les élèves sur l'objet de leurs études profanes, jetant un regard sur leurs travaux écrits. A la campagne il recommandait partout l'instruction des enfants, et quand par hasard il n'y a pas d'écoles, il prie en grâce de trouver un moyen quelconque pour enseigner la jeunesse. Avant chaque première communion il veut savoir si l'enfant possède une instruction religieuse.

Et Alexandre, presque impatient de ce mutisme:
—Entin... je dis que, moi, si j'aimais la mère, j'aimerais aussi le petit...
L'enfant qui jouait aux pieds de Marcelle avait relevé sa tête blonde qu'éclairaient deux grands yeux d'un bleu déjà foncé.

—Oui, fit Alexandre en le menaçant du doigt, c'est de toi que je parle, mon gros amour.
Le petit Lucien, voyant qu'on s'occupait de lui, s'était aussitôt occupé.

—C'est vrai, il me semble que je l'aimerais par amour pour ta mère...
Et, faisant sauter le bébé qui riait sur les genoux de celui que déjà il savait appeler «tonton.»
—D'abord, je n'aurais pas grand-peine... gentil comme tu es...
Et, comme il voyait Marcelle tout attristée par les souvenirs qu'il venait d'évoquer:

—Et, quand elle est passée, elle ne revient plus. C'est alors qu'on la regrette... quand on l'a mal employée...
Et il récapitulait:
—Cet homme t'adore... toi tu l'aimes... Oh! ma pauvre fille, c'est inutile de protester, le tonton Alexandre a l'air américain, et tu le rends malheureux... Voilà ce qui ne peut pas m'entrer dans la tête.

Elle lui montra, pour toute réponse, le bébé qui, en ce moment, se livrait sur le sable à un superbe travail de terrassement avec un petit pot de fer-blanc et une pelle de bois...
—Le moucheron? fit Alexandre...
Et prenant l'enfant sur ses genoux:
—Je ne sais pas comment les autres raisonnent sur ces choses-là... mais il me semble, moi, que si j'aimais bien une gentille petite femme comme toi... une pauvre mignonne qui aurait eu un malheur.

Il la regarda du coin de l'œil!
... Un malheur involontaire... pas mérité.
Marcelle ne sourcillait pas. Il continuait:
... Un malheur comme il peut en arriver à la plus brave fille du monde... Parce que c'est bien quelque chose dans ce genre-là... n'est-ce pas?
Elle eut un involontaire et profond soupir, mais elle garda obstinément le silence.

—Et que si je n'avais pas été malade au point de ne pouvoir écrire moi-même.
—Tu te morfondrais toujours dans ton impasse des Epinettes... et moi je ne saurais pas que devenir... tout seul dans cette vieille caserne.
Elle le regarda avec une carresse de ses yeux noirs:
—Tu n'y es plus seul à présent...
—Dieu merci, non.
—Tu vois donc, fit elle en souriant, que tout est pour le mieux... puisque nous voilà ensemble... et pour toujours.
—Pour moi, oui, ça va bien... ça va même si bien que j'ai quasi peur que ça ne dure pas.
—Tu ne veux donc pas me garder, tonton Alexandre? répondit-elle avec une câinerie de sa voix attendrie.
—Toi! est-ce que tu n'es pas chez toi, dans cette maison... grosse bête... Est-ce que le gosse n'est pas aussi chez lui?
—Alors, n'ais pas peur, tonton, nous ne voulons pas nous en aller...
—J'y compte, bien!
... Mais faisait-il en tirant soucieusement une grosse bouffée de sa vieille pipe de bruyère, tout ça n'empêche pas que voilà ton affaire!
—Tu vas perdre ici, bêtement, ton temps et ta jeunesse.
—Oh! ma jeunesse, fit-elle avec indifférence, elle sera bien vite passée...

—Et, quand elle est passée, elle ne revient plus. C'est alors qu'on la regrette... quand on l'a mal employée...
Et il récapitulait:
—Cet homme t'adore... toi tu l'aimes... Oh! ma pauvre fille, c'est inutile de protester, le tonton Alexandre a l'air américain, et tu le rends malheureux... Voilà ce qui ne peut pas m'entrer dans la tête.

SERVICE

Commémoratif

DE LA MORT DE

Monseigneur Francis Janssens.

L'ORAISON FUNÈBRE

PRONONCÉE

En français, par le Rév. J. Thébaul,

En anglais, par le Rév. Blehck.

Un service de bout de l'an a été célébré hier matin, à neuf heures et demie, à la cathédrale St-Louis, pour le repos de l'âme de l'Archevêque Janssens, mort l'an dernier en voyage, alors qu'il se rendait au sein de sa famille pour se reposer pendant quelques mois, des fatigues de son ministère.

L'assistance était grande à l'imposante cérémonie; et c'est en proie à la plus poignante émotion qu'ecclésiastiques et laïques se sont unis en communion de prières pour celui qui dort son dernier sommeil sous les dalles du sanctuaire de l'église métropolitaine.

Hier encore, il nous a été possible de constater les regrets

de Lanceroy.
Et le tonton Alexandre, avec la tolérance conciliante, que vingt ans de vie à moitié sauvage avaient rendu plus large encore, ne comprenait plus bien les scrupules de sa nièce.

—Mais enfin, ma pauvre cocotte, pourquoi n'as-tu pas voulu voir ce pauvre garçon, quand il t'a suivie jusque chez Mlle Keller? Puisqu'il savait tout à ce moment, puisqu'il persistait quand même, il fallait au moins écouter ce qu'il avait à te dire.
—Non, répondit-elle en hochant la tête. Il était fou de chagrin. Tout ce qu'il m'aurait dit, je le connais d'avance, et, vois-tu, tonton, rien de tout cela n'aurait résisté à une lueur de raison, à une minute de sang-froid.

—Ça n'empêchait pas de l'écouter... ne fût-ce que pour lui répondre ce que tu me réponds à moi.
—A lui, fit-elle avec une fugitive rougeur sur ses joues pâlies, à lui je n'aurais pas eu la force... le courage de dire ce que je te dis à toi.
... Et puis, murmura-t-elle en rougissant plus fort, j'avais peur de moi... plus que de lui encore... Voilà pourquoi je me suis sauvée... pourquoi je me suis si bien cachée que jamais il ne pourra me retrouver.

—Le fait est que si M. Bonnefoy ne m'avait pas montré la lettre de ta voisine...

fidences de Marcelle.
A celui qu'elle s'était tout de suite remise à appeler «tonton Alexandre», la pauvre petite avait ouvert son cœur.
—Non, fit-elle avec élan, je ne l'oublie pas... et je sais que maintenant, tous les deux, nous avons un appui... soie.
—Et tu peux le croire, ma cocotte. Vous êtes toute ma famille... Vous êtes mes enfants... les enfants de mon cœur... de mon vieux cœur racorni...
...Mais reprenait-il en revenant à son idée, mais il y a des moments où rien ne peut remplacer le papa... vrai papa... ce lui dont tu ne veux rien me dire...
—A quoi bon... Lucien ne le connaîtra jamais...
—Eh bien, c'est là-dessus que nous ne sommes plus d'accord. Pourquoi ne veux-tu pas qu'il le connaisse?
—Parce que, je te le répète, mon père ne peut rien... ne pourra jamais rien pour lui...
—Voilà ce que je ne peux pas comprendre.
—Je l'ai compris, moi, répondit elle tristement, et si je te le dis, mon pauvre tonton, c'est que j'en suis bien sûr.
Rien à répliquer à cela. Alexandre traitait silencieusement quelques bouffées de sa pipe et puis, essayant de revenir à la question par quelque moyen détourné:
—Et cette blonde... cette blonde qui était avec toi... là-bas... quand... quand tu y

Suite à la 7me page.

Sirop calmant de Mme Winslow
Ce sirop a été en usage pendant plus de CINQUANTE ANS par des MILLIONS DE MÈRES pour leurs ENFANTS EN DENTITION, avec un SUCCÈS PARFAIT. C'EST LA GAMME L'ENFANT, ANKOLITIS, GENS, NÉVROSIS ET SOULAGE LES DOULEURS, GOUTTES LES COLIQUES, c'est le meilleur remède pour la diarrhée. En vente chez tous les pharmaciens dans le monde entier. Soyez sûrs de donner le sirop calmant de Mme Winslow, et ne prenez pas d'autre. Vingt-cinq sous la bouteille.